

IV.

— Que se passe-t-il donc, se demanda la mère Goffin, tandis que, ce matin là, elle vaquait aux occupations de son ménage.

Par la fenêtre, elle voyait une animation inaccoutumée dans la rue.

Au même moment, la porte s'ouvrit brusquement, et un voisin cria, sur le seuil :

— Les hommes sortent de la mine Beaujonc !

La mère Goffin sentit un coup douloureux au cœur.

Elle se mit tout à coup à trembler de tous ses membres. Ce qu'elle avait redouté si souvent après le sinistre d'Horloz, les pressentiments qui l'opprimaient souvent, qui, parfois, l'éveillaient, la nuit,... oh, l'évènement terrible était arrivé. Une catastrophe!

La mère Goffin prit son plus jeune enfant entre les bras, cria aux autres de les suivre et s'élança au dehors.

Beaucoup de femmes couraient déjà vers la mine, en pleurant. D'autres demandaient ce qui s'était passé, car nul ne le savait.

Les hommes sortaient de la mine.

L'on n'en savait pas plus.

Mais cela suffisait... Quelque chose de sérieux avait dû se produire... c'est à dire une catastrophe !

A l'entrée de la mine, un grand rassemblement s'était déjà formé. Les porions et les ingénieurs s'efforçaient de maintenir l'ordre.

Mais sans cesse d'autres femmes affluaient, qui voulaient être au premier rang, qui s'informaient, pleuraient, se lamentaient...

— Laissez-moi passer... mon mari et mon enfant... implorait la mère Goffin.

— Mes deux fils... mon mari...

— Et le mien... mon mari, mes trois fils...

Chacune des femmes nommait en pleurant les êtres chers pour le sort desquels elle tremblait.

D'une voix tonnante, un ingénieur cria :

— Restez calmes, n'entravez pas le travail de sauvetage... l'on remonte les hommes.

La mère Goffin aperçut tout à coup quelques hommes qui, la mine défaite, racontaient quelque chose.

— Reviennent-ils du fond ? demanda-t-elle.

— Oui, répondit un de ses voisins.

— Ils ne sont donc pas tous morts ?

— Personne, dit-on. Ce n'est pas une explosion.

— Une inondation, en ce cas ?...

— Oui, mais il paraît que tous les camarades ont atteint le pertuis... en voilà d'autres encore.

Le pertuis aboutissait dans un hangar... et la porte de celui-ci, s'ouvrant par intervalles, livrait passage à de petits groupes d'hommes.

Et tous les yeux étaient fixés sur cette porte.

Mais comme le cœur tremblait anxieusement, comme le sang battait aux tempes.

Un cri de joie retentit... Encore un... un troisième un quatrième...

Des hommes se jetaient dans les bras de leur femme; des femmes pleuraient et riaient à la fois... des pères pressaient convulsivement leurs enfants sur leur poitrine.

Mais d'autres femmes attendaient, le visage d'une pâleur de cire, le désespoir aux yeux.

Comme ces minutes tragiques passaient lentement.

— Plus vite, au nom du ciel, plus vite... cria une jeune mère, qui portait son enfant sur le bras.

Et chaque fois que la porte s'ouvrait, et qu'un nouveau groupe paraissait sur le seuil, les mêmes scènes se renouvelaient.

La mère Goffin attendait...

Tout à coup elle voulut se jeter en avant... cet enfant... non, une autre mère s'était élancée vers lui,

l'avait saisi dans ses bras, en pleurant, l'embrassait avec frénésie.

Ce n'était pas Mathieu...

La mère Goffin connaissait son mari et dès qu'il lui fut possible de réfléchir, elle comprit qu'il serait le dernier à remonter.

Mais Mathieu... son fils... c'était un enfant... son père l'enverrait bientôt vers le salut.

Trente-cinq hommes avaient été remontés.

Un ingénieur sortit... Il était pâle, livide, il murmura quelque chose à un porion, et celui-ci aussi devint livide.

Et ce qu'il n'avait fait que murmurer, avait pourtant été entendu... Et alors s'éleva une clameur déchirante... Alors les femmes s'élançèrent vers le hangar, adjurant les ingénieurs de sauver les êtres qui leur étaient chers.

La mère Goffin voulut pénétrer dans le hangar.

— Laissez-moi entrer, criait-elle.

Son visage était résolu, d'une pâleur de marbre, et ses yeux exprimaient une volonté tenace.

— Que voulez-vous faire ? demanda un ingénieur qui voulut s'interposer.

— Descendre... je veux mon mari, mon enfant... laissez-moi passer.

— Vous êtes l'épouse Goffin, n'est-ce pas ?

— Oui...

— Ne comprenez-vous pas que votre mari n'est pas ici... demanda l'ingénieur, d'un ton grave.

— Oui... il serait remonté le dernier.

— Et vous, la femme de Goffin, ne donnerez-vous pas l'exemple du devoir ? Qu'en dirait votre mari ? Qu'il faut obéir, n'est-ce pas ? Rebroussez chemin, tâchez de ramener les autres au calme, et alors nous pourrions mettre tout en œuvre pour sauver les manquants. Vous nous aiderez, n'est-ce pas ?

La mère Goffin avait une étrange expression dans

les yeux en regardant son interlocuteur, mais elle dit d'une voix douce :

— Oui monsieur.

Et, retournant sur ses pas, elle cria :

— Les femmes, les mères, nous devons rester calmes... les hommes feront leur devoir... Voyez, on va les sauver.

Et elle s'efforça d'apaiser les malheureuses torturées par l'incertitude.

\*  
\*\*

L'ingénieur en chef Mathieu et l'ingénieur Migneon descendirent immédiatement dans la mine. Ils savaient fort bien que les mineurs disparus n'avaient pu rester dans le pertuis, et supposaient qu'ils avaient cherché un refuge dans les galeries supérieures.

Comme ils avaient naturellement une connaissance parfaite de la mine, il leur fut possible de déterminer approximativement où les malheureux devaient sans doute se trouver et décidèrent de faire relier une galerie située dans un autre endroit de la mine au lieu où se trouvaient les sinistrés. En même temps, ils s'efforceraient de fermer l'accès de l'eau.

Agir, agir rapidement... ne pas perdre une seconde. L'on appela des ouvriers, qui furent aussitôt mis à l'ouvrage. Ils travaillaient avec une hâte fiévreuse, car ils savaient qu'il y allait de la vie de soixante-dix hommes.

Mais le mur était dur, et en trois heures on avait à peine avancé de deux mètres. Et la distance était grande. Les ingénieurs n'en soufflaient mot, mais ils étaient persuadés qu'en travaillant jour et nuit l'on ne pourrait atteindre les malheureux que dans quatre jours.

Et maintenant déjà, les femmes et les enfants attendaient avec impatience. Maintenant déjà l'on se demandait si l'heure du sauvetage n'avait pas encore sonné.

Des heures s'écoulèrent... pareilles à des siècles. Oh! la mère Goffin dut se faire violence pour accomplir son devoir, mais elle s'inspirait des principes de son mari et, malgré l'anxiété qui lui rongea le cœur, elle se tint bien.

Les enfants devaient être soignés, et la mère ne faisait que courir de la maison à la mine, et de la mine à la maison.

Le soir vint... La foule ne se dispersa point... Emmittoufflés de cache-nez, des hommes, des femmes, des enfants stationnaient toujours à l'entrée de la mine. Beaucoup de monde était accouru des villages environnants... De temps à autre, éclatait dans le groupe un sanglot, des lamentations, l'on invoquait Dieu pour un père, un mari, un fils, un frère, un fiancé... D'autres étaient muets de douleur, semblaient pétrifiés, ne bougeaient pas.

La mère Goffin avait couché ses enfants.

Lorsqu'elle borda l'enfant, le cadet de Mathieu, celui-ci lui demanda :

— Quand le père et Mathieu reviendront-ils ?

Les petits n'avaient soufflé mot de l'heure habituelle de récréation... Comprenaient-ils déjà ?

— Est-il vrai qu'ils ne reviendront plus jamais, mère ? jamais, jamais ? demanda encore le garçonnet.

— Si, si, mon enfant... demain, demain.

— Oh, alors je vais vite m'endormir, alors il sera plus tôt demain.

Avec effusion, la mère l'embrassa sur le front et descendait vivement. Son cœur battait à se rompre, mais elle mordit le coin de son tablier pour ne pas éclater en sanglots.

La place aux côtés du deuxième fils resterait vide, cette nuit là.

La mère Goffin songea à la matinée qui avait suivi la catastrophe d'Horloz, alors qu'elle se trouvait près du lit de Mathieu endormi... et qu'il tenait le bras passé autour du cou de son frère.

— Ah, pourquoi n'ai-je pas écouté alors la voix de mon cœur... j'aurais tant voulu le prendre à la mine.

Et maintenant... il était trop tard.

Qui sait ? l'enfant était peut-être noyé... son cadavre flottait dans cette eau homicide.

Et son mari, son bon et brave Hubert !

Oh, la mine cruelle, qui pareille à un monstre, dévorait les époux, les enfants, les pères.

Le cœur de la mère torturé de la sorte, et elle ne pouvait se soulager en pleurant. Ici, elle devait songer aux enfants, et au dehors elle devait se montrer la digne épouse de maître Goffin.

Un peu plus tard, elle monta à son tour. Les enfants dormaient.

La mère se pencha sur son deuxième fils, dont le visage était mouillé de larmes... L'oreiller était mouillé.

Le petit avait pleuré... il avait dû enfoncer la bouche dans le coussin pour que la mère n'entendit pas ses pleurs.

Les mains devant la figure, la femme du porion pleura.

L'on frappa à la porte. Une femme entra, disant :

— Je comprends que tu voudrais aller là-bas... je veillerai ici... j'ai pitié de toi... mais aie bon courage. Il y a beaucoup d'espoir de les sauver.

De la sorte, la mère Goffin put se rendre au lieu du sinistre... pour y attendre comme les autres ; mais elle fit plus, car ici elle semblait plus calme, elle n'avait que des paroles de consolation, d'encouragement... agissant comme eut fait son Hubert si tendrement aimé.

Oui, la désolation régnait à Ans et dans toute la contrée, car un nouvelle fois, l'on sentait que tous les mineurs ne formaient qu'une seule grande famille.

---

A. HANS

# Maître Hubert Goffin

NOUVELLE EDITION

L. OPDEBEEK - Editeur - ANVERS.

— 1928 —

A. HANS



MEESTER  
HUBERT GOFFIN



L. Opdebeek - uitgever - Antwerpen

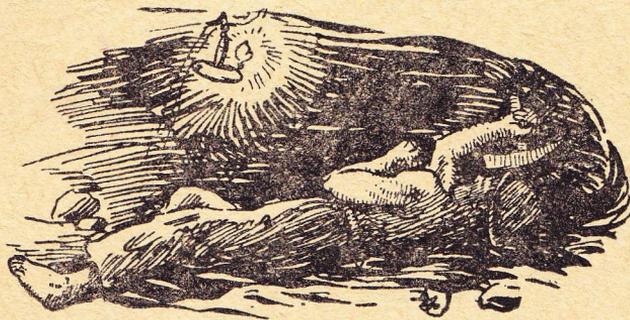
A. HANS

# MEESTER HUBERT GOFFIN

Penteekeningen van EDMOND VAN OFFEL

Kleuromslag van JAN WATERSCHOOT

Derde druk



L. OPDEBEEK — UITGEVER — ANTWERPEN  
1944